

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 105 (1960)
Heft: 12

Artikel: Les combats de la 16e DI sous Amiens : juin 1940 [fin]
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les combats de la 16^e DI sous Amiens

Juin 1940

(Fin)

A l'aube du 5 juin, le peuple allemand apprend de la bouche du chancelier Hitler le déclenchement de l'offensive décisive sur la Somme :

«...J'ordonne que l'on sonne les cloches pendant trois jours dans toute l'Allemagne. Que leur carillon se mêle aux prières avec lesquels le Peuple allemand accompagne ses fils, car, dès ce matin, les divisions allemandes et nos escadres d'avions ont commencé la deuxième phase de la lutte qu'ils livrent pour la liberté et l'avenir de notre Peuple ».

Grand Quartier Général du Führer :

Adolf HITLER

* * *

A quoi répond l'ordre du jour du Général Weygand, qui, à l'instar de son maître, Foch, et conformément à la conception de Lyautey, commande « sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi » :

«... que la pensée de notre Patrie, blessée par l'en-
vahisseur, vous inspire l'inébranlable résolution de tenir
où vous êtes.

Accrochez-vous au sol de France, ne regardez qu'en
avant !

Le sort de la Patrie, la sauvegarde de ses libertés, l'avenir de nos fils dépendent de votre ténacité ».

*Grand Quartier Général
de l'Armée :*

WEYGAND

5 juin... Le jour se lève.

* * *

De la tête de pont d'Amiens, les troupes allemandes se sont élancées dès les premières heures de la matinée. Une écrasante préparation d'artillerie a précédé leur assaut, qui est suivi et appuyé par les vagues continues de la Luftwaffe, seule maîtresse du ciel. Sur les positions non encore consolidées de la 16^e DI française, c'est la ruée de deux Panzerdivisionen (les 9^e et 10^e Panzerdivisionen du Corps blindé von Kleist, 500 chars environ) et de deux divisions d'infanterie (les 29^e et 5^e Divisions).

Le premier choc est porté vers 0430, dans le secteur Ouest (fig. 2 et 3), celui du 29^e Rgt. d'infanterie. Un bataillon de chars aborde les points d'appui devant lesquels un combat acharné s'engage. Le terrain a été miné, les canons antichars font feu de tous leurs tubes. Après quelque cinq heures d'effort, les blindés et l'infanterie allemandes abandonnent la partie. Devant la position française, une vingtaine de chars brûlent. Les Allemands sont arrêtés *définitivement* à 1000, mais les pertes dans les points d'appui de premier échelon sont élevées.

A 0515, l'assaut allemand est donné dans le secteur du 56^e Régiment d'infanterie, au village de Dury. Deux tentatives des blindés de tourner le point d'appui, l'une par l'ouest, l'autre par l'est, échouent. Une dizaine de chars demeurent sur le terrain. Mais l'infanterie aborde de front la localité qu'elle submerge un instant avec des effectifs importants. La lutte au corps-à-corps, baïonnettes et grenades, dure

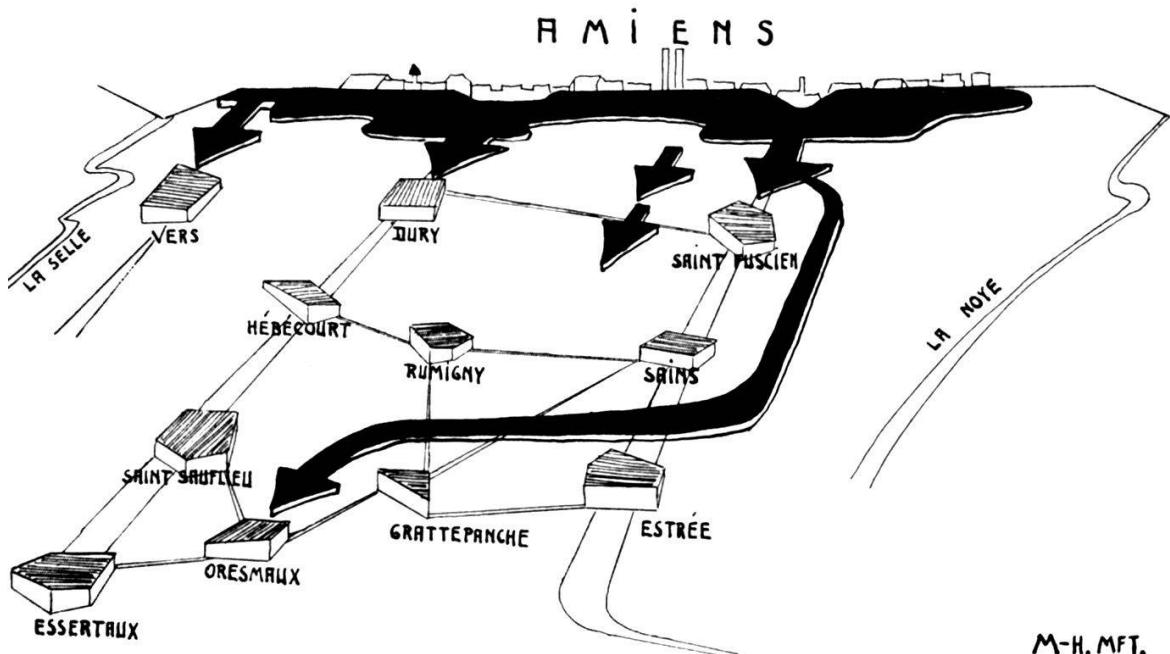


FIG. 3.

plusieurs heures. Vers 1100, en un violent sursaut, les défenseurs rejettent les fantassins allemands hors du village. L'assaillant se replie et soumet dès lors Dury à un violent bombardement d'artillerie.

Dans le couloir qui sépare Dury de Saint-Fuscien cependant, une ruée de blindés parvient partiellement à s'infiltrer dans le dispositif définitif, vers 0600. Les pertes des éléments français en position entre les deux localités sont particulièrement lourdes. Laissant une quinzaine des leurs en flammes sur le terrain, les chars allemands prennent la direction sud, Sains et Rumigny. L'infanterie qui les suit est immédiatement stoppée par les survivants qui ressortent de leurs trous après le passage des blindés. Grâce à cette attitude décidée de la défense l'infiltration allemande demeurera sans effets majeurs sur l'ensemble des opérations.

C'est dans le secteur du 89^e Régiment d'infanterie que les Allemands vont rechercher la décision (fig. 2 et 3). Entre 0400 et 0500 est déclenché le premier assaut. Les défenseurs de Saint-Fuscien et des points d'appui avancés sont écrasés

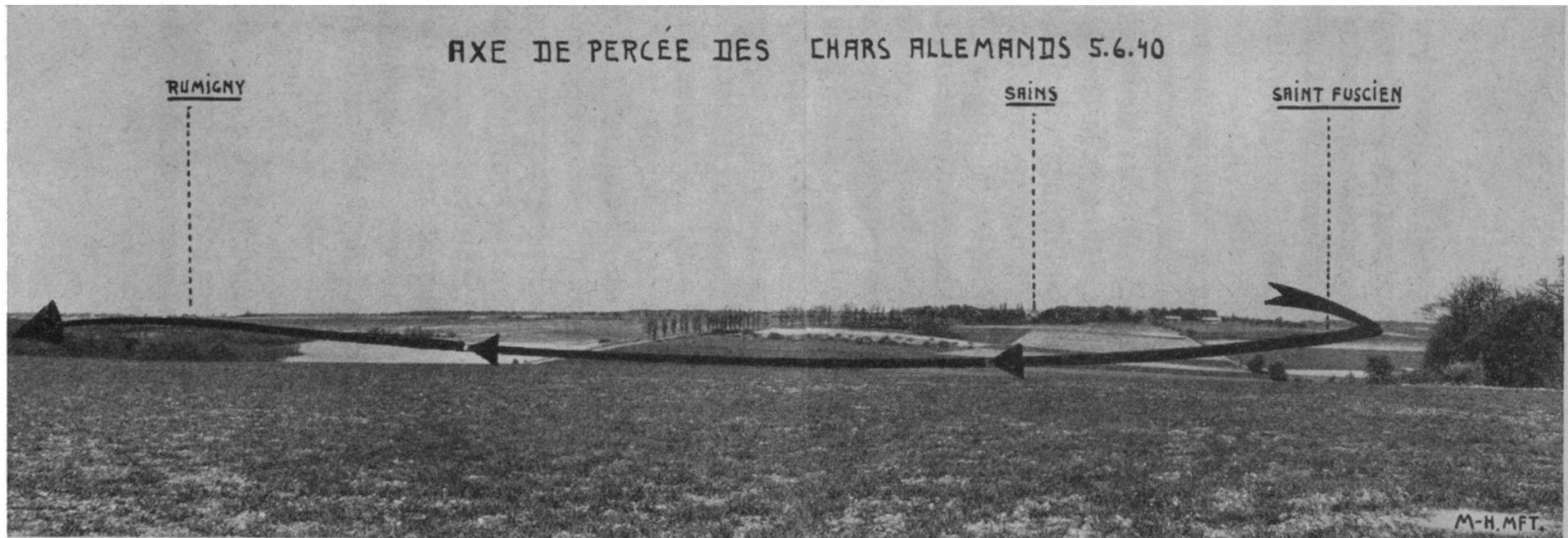


FIG. 4. — (L'axe de percée des chars allemands, vu dans le terrain).

sous un déluge de feu, artillerie et aviation ; les blindés et l'infanterie allemandes se jettent sur les positions françaises. Conformément aux ordres du généralissime, on ne se replie pas. On tient jusqu'à l'anéantissement total. Ainsi disparaissent, simplement engloutis, les points d'appui secondaires qui couvrent Saint-Fuscien.

A 0750 environ, une seconde attaque aborde le point d'appui de Saint-Fuscien. Pendant trois heures, le combat se déroule de maison à maison. A 1000, les Allemands tiennent la moitié Nord du village, les Français la moitié Sud. Les maisons brûlent. Le commandant français déclenche contre-attaque sur contre-attaque. Il fait demander à l'artillerie des tirs sur le point d'appui même. A 1100, la situation, jusqu'alors terriblement confuse, se stabilise. L'attaque allemande est arrêtée, à Saint-Fuscien comme ailleurs.

Mais, à l'est de Saint-Fuscien, les chars ont passé. Descendant dans le ravin qui longe l'axe Saint-Fuscien-Sains, ils y ont progressé en colonne par quatre. Ce sont plus de 200 blindés qui, brusquement, à 0630 environ, évitant soigneusement les villages et points d'appui, ont coupé l'axe Amiens-Estrées s/N, et, obliquant vers l'ouest (fig. 2, 3 et 4) foncent direction Rumigny, prenant à revers les points d'appui de premier échelon, désorganisant les arrières et, surtout, détruisant les liaisons téléphoniques de l'artillerie et engageant en combat direct les batteries non incluses dans les points d'appui d'infanterie. La consigne donnée par le général Weygand est partout suivie. Encerclés, les points d'appui tiennent et ne faiblissent pas. Tout le dispositif d'artillerie se mue, là où il se trouve, en dispositif antichars, cause des pertes terribles aux chars allemands (plus d'une centaine vont rester sur le terrain) que leur infanterie, arrêtée par la défense française, ne peut suivre. Vers 0730, les blindés attaquent les pièces d'artillerie en position près de Rumigny puis, (fig. 2 et 3) obliquent vers le sud, direction Oresmaux-Essertaux. Oresmaux, qui n'est pas organisé en point d'appui, tombe vers 0830.

A 0930, une seconde vague de quelques chars surgit du couloir Est de l'axe Saint-Fuscien-Sains. Evitant, comme la première, les villages, elle se répand à son tour dans les plis de terrain autour de Grattepanche, dans les ravins à l'ouest d'Estrées, à l'est de Saint-Sauflieu. Cette seconde vague engage à son tour l'artillerie française et subit, elle aussi, des pertes sensibles. Elle rejoint cependant la première, ce qui porte à quelque 350 chars le nombre des blindés infiltrés dans les positions de la 16^e DI au cours de la matinée. A midi, l'infanterie allemande n'a toujours pas rejoint. Partout, les points d'appui français, même très éprouvés, continuent à tenir et à l'arrêter.

A 1300, c'est la troisième vague de 150 chars qui vient renforcer les deux premières. Ce sont maintenant deux Panzerdivisionen (500 chars) qui opèrent à l'intérieur des positions de la 16^e DI. Et deux divisions d'infanterie s'efforcent de réduire frontalement les points d'appui qui combattent sous tous azimuts. A 1600, l'attaque gagne en ampleur sur tout le front de la Division. L'ennemi, visiblement, veut en finir. Le village de Dury est à nouveau durement pris à partie. Sa partie Nord est enlevée par un assaillant aux effectifs et aux moyens incomparablement supérieurs. Mais les défenseurs s'agrippent dans la partie Sud et parviennent, une fois encore, à stopper toute progression allemande. Les pertes sont lourdes de part et d'autre, et justifient l'expression de cet historien de la Wehrmacht « Die blutige Somme »...

Le commandant de la 16^e DI décide de reprendre Oresmaux. Il organise une contre-attaque avec le Groupe de reconnaissance divisionnaire et une compagnie de chars R 35 (250 cavaliers et 12 chars...). L'attaque part à 1800. Elle progresse rapidement. Un instant stoppée par les blindés allemands, elle reprend grâce à un appui d'artillerie extrêmement précis : les 9 chars survivants balayent tout sur leur passage. A 2000, Oresmaux est repris. Les observatoires signalent des colonnes de chars allemands qui remontent vers le Nord, n'osant se maintenir, *sans leur infanterie*, sur

les positions conquises. « Il fut diablement plus dur, raconte un auteur allemand, de décrocher que de rester sur le terrain et d'y attendre les fantassins. Mais quand viendront-ils ? On entend toujours les feux de mousqueterie et d'armes automatiques très loin à l'arrière. Il apparaît prudent (*sic*) de ramener les engins blindés vers l'infanterie. Donc, direction Amiens, c'est l'ordre du commandant donné à ses hussards noirs, et les colonnes, tels des monstres nocturnes, dans une chaude nuit étoilée, ratissent encore une fois le terrain sur lequel elles viennent de combattre ». Et devant *l'attaque décidée des 8 chars de la 3^e Compagnie du 12^e BCC, deux Panzerdivisionen décrochent*. Grattepanche est dégagé à 2100 et les liaisons sont rétablies.

La nuit tombe bientôt. Terriblement saignée, la 16^e DI remplit cependant toujours sa mission.

* * *

Le début de la nuit est marqué, à Saint-Fuscien, par l'écrasement définitif d'une résistance devenue impossible. Le village, dès 2130, est tombé aux mains des Allemands. La dernière défense y est constituée par le PC de bataillon, aux prises avec une compagnie allemande renforcée de mitrailleuses lourdes et de chars.

Le village de Dury est dès lors isolé, seul môle de résistance de la première ligne qui tienne encore. A l'est et à l'ouest de ce point d'appui, l'infanterie de l'assaillant submerge les défenses et s'infiltre jusqu'au village de Sains.

Le commandant de la 16^e DI profite de la nuit pour réorganiser son dispositif d'artillerie, tenter de rétablir les liaisons détruites et de ravitailler les points d'appui isolés. Il n'y parvient que partiellement. Quand le jour se lève, force est de constater que, sur l'ensemble du front de la 16^e DI, la situation s'est aggravée : Sains est tombé à 0500 aux mains de l'assaillant.

* * *

Dès le jour levé (6 juin), l'offensive des 2 Panzerdivisionen et des 2 Divisions d'infanterie reprend avec une violence accrue. La radio allemande commente : « Nos troupes se heurtent, au sud-est d'Amiens, à des troupes françaises qui opposent une forte résistance à notre avance. Nous nous trouvons devant une artillerie dont le tir se révèle d'une précision étonnante. Il y a là des troupes d'élite ».

L'axe de l'effort allemand demeure le même. Dury interdit toujours toute pénétration dans le sous-secteur, confié au 56^e Régiment d'infanterie. A l'extrême gauche du secteur de la Division, Vers s/S tient bon. C'est par Saint-Fuscien — libre maintenant — qu'a lieu, encore une fois (fig. 2 et 3) la ruée des divisions allemandes. Rumigny, attaqué par l'ouest, est fortement pris à partie et partiellement conquis dans une mêlée extrêmement confuse. Prévoyant que le 89^e Régiment d'infanterie, à droite, va être coupé de la 16^e DI, le Commandant du 10^e CA le retire à la 16^e DI et le subordonne à la 4^e DIC, plus à même de l'appuyer et de le ravitailler.

Dans tous les points d'appui de la 16^e DI, c'est maintenant un combat de maison à maison, une lutte quasi désespérée. Essoufflés en dépit de leur supériorité, les Allemands relâchent quelque peu leur pression vers la fin de la matinée pour repartir bientôt avec une violence nouvelle. Les survivants de Dury tirent leurs dernières cartouches. A 1800, enfin, Dury tombe, écrasé. A 1900, c'est le tour de Rumigny ; la route d'Essertaux est ouverte. Le vainqueur contemple en silence la poignée de survivants qui sort des ruines fumantes et à l'héroïsme desquels il rendra hommage.

* * *

Le Général Grandsard, commandant du 10^e CA, se rend compte que la 16^e DI va cesser d'exister et que le front de la 24^e DI va être abordé dans un très bref délai. Il récapitule la situation :

A droite, le 89^e Régiment d'infanterie, subordonné à la 4^e DIC, est très violemment engagé.

Au centre, le 56^e Régiment d'infanterie est anéanti.

A gauche, le 29^e Régiment d'infanterie, menacé sur son flanc droit, fait front à droite.

L'artillerie de la 16^e DI est pratiquement anéantie.

Il prend les mesures suivantes :

- Le général commandant la 24^e DI prendra la direction des opérations au fur et à mesure que l'ennemi abordera son front, dans tous les cas le 7 juin à 0200.
- L'artillerie de la 16^e DI qui aura pu être récupérée lui sera immédiatement subordonnée.
- Les points d'appui du 29^e Régiment d'infanterie (sous-secteur Ouest), qui tiennent encore, lui sont subordonnés dès le 7 juin, à 0200. Ils constitueront un groupement aux ordres du colonel commandant l'infanterie divisionnaire 16^e DI. Leurs missions demeurent inchangées.
- Les survivants des points d'appui du 56^e Régiment d'infanterie qui ne seraient pas tombés aux mains de l'ennemi seront autorisés à se replier sur le front de la 24^e DI, dès 2400.
- La subordination du 89^e Régiment d'infanterie à la 4^e DI est confirmée.

* * *

A 0200, c'est la ruée finale des divisions allemandes sur les dernières organisations défensives de la 16^e DI. L'attaque de chars et d'infanterie débouche, après une préparation d'artillerie nourrie, de Grattepanche en direction d'Oresmaux, où elle est, une fois de plus, brisée par la défense française. Les défenseurs du 56^e Régiment d'infanterie, qui ont déjà connaissance de l'ordre de repli autorisé par le CA dès minuit,

combattent sans faiblir. Jusqu'à 2400, ils repoussent tous les assauts allemands.

A 2400, ils décrochent et se retirent derrière la transversale Ailly s/N-Conty, défendue par la 24^e DI.

A 0200, le 7 juin, le général commandant la 24^e DI (général Voirin) prend le commandement. Le Commandant de la 16^e DI quitte son PC d'Essertaux. Sa division qui vient, durant 48 heures, et jusqu'à épuisement, de mener un combat inégal est pratiquement anéantie.

6. COMMENTAIRES ET ENSEIGNEMENTS

Commentaires :

La 16^e DI n'a, en aucun moment, failli à la mission que lui avait confiée le commandant du 10^e CA, ni à l'esprit des directives du généralissime. Il n'existe, dans l'histoire de ce combat sous Amiens, pas un seul exemple d'un détachement qui ait décroché de son propre chef, même débordé ou menacé d'anéantissement. La lutte fut menée dans un esprit qui justifie pleinement les paroles du général Weygand, gravées sur le monument aux morts de la 16^e DI (sortie Sud de Dury) : « Je leur ai demandé de tenir jusqu'au sacrifice suprême, ce qu'ils ont fait ».

Si les Allemands passèrent, c'est parce qu'ils le firent en concentrant des effectifs 3 à 4 fois supérieurs et des moyens matériels gigantesques qu'on ne peut comparer à ceux des défenseurs. Il leur a fallu, non enfoncer, mais détruire la 16^e DI. Et même en engageant toute leur supériorité, ils doutèrent un moment de la réussite ; un commandant de régiment allemand écrit : « Lorsque le 5 juin, l'assaut allemand se déclencha sur la Somme, l'opiniâtre résistance qu'opposèrent les Français parut justifier l'espoir du général Weygand... Les défenseurs des points d'appui à l'épreuve des chars tinrent bon, la plupart jusqu'à la dernière extrémité,

prêts à se sacrifier ainsi que Weygand le leur avait enjoint ».

Le système des points d'appui échelonnés sur la profondeur fit incontestablement ses preuves. L'infanterie fut dissociée de ses chars. Les blindés, abandonnés à eux-mêmes, perdirent beaucoup de leur superbe, comme en fait preuve leur réaction à la contre-attaque d'Oresmaux, le 5 juin à 1800. On peut se poser la question : Que se serait-il passé si la contre-attaque, au lieu d'être menée par 12 chars et 1 compagnie, avait pu l'être par 1 division cuirassée et 1 division d'infanterie ? Car, effectivement, c'est dans le jeu des réserves que pécha le dispositif de juin 1940. Ces réserves n'existaient pas, ou, pour mieux dire, n'existaient plus. Faut-il se rappeler que la meilleure part des armées alliées avait été détruite dans la bataille du Nord ?

A l'échelon division, nous connaissons la précarité de la réserve. A l'échelon du CA, il y a un bataillon (12^e BCC) de chars que le commandant du CA a réparti à raison d'une compagnie par division de premier échelon, gardant en réserve, mais pour la mettre aussitôt à disposition de la division qui sera la plus menacée, la 3^e compagnie et l'état-major du bataillon. Autrement dit, pas de réserves au CA. Il faut remonter à l'Armée pour trouver des réserves sérieuses : celles-ci sont constituées initialement par une division cuirassée (2^e DCR), par 3 divisions légères de cavalerie (les 2^e, 3^e et 5^e DLC) et par le groupement mécanique de Langle (7^e Cuirassiers). Les circonstances feront que les divisions légères de cavalerie seront engagées et échapperont au jeu de la réserve. Seuls subsisteront la 2^e DCR et le 7^e Cuirassiers, ce dernier bientôt absorbé à son tour par le combat du 9^e CA (sur la gauche du 10^e). Un instant, le général Grandsard pensera pouvoir disposer de la 2^e DCR pour dégager la 16^e DI. Cette division cuirassée lui sera, en effet, subordonnée. Mais, dans les jours qui ont précédé l'offensive allemande, il s'avère que cette grande unité, employée offensivement avec ses 160 chars contre la tête de pont allemande d'Abbeville, en a laissé la moitié environ sur le terrain. Pour venir

s'aligner dans les rangs du 10^e CA, elle a 50 km. à couvrir. Hommes et matériel sont épuisés. La mission, dans le cadre du CA, sera bientôt dépassée et elle recevra un nouvel ordre d'engagement au profit du 9^e CA.

Les dispositifs les plus sagaces, les mesures les mieux adaptées, l'héroïsme le plus fou, rien ne prévaudra jamais contre le fait que, sur la Somme, on s'est battu à un contre trois, et à moyens inférieurs : là, et non ailleurs, réside l'unique raison de la défaite française.

Enseignements :

« Il faut », selon le mot de Moltke l'ancien, « que l'étude de l'histoire militaire nous fasse profiter de l'expérience d'autrui ». Quand ce ne serait pas, cette étude serait stérile. Or, il y a beaucoup à méditer et à apprendre dans ce combat de la 16^e DI, et au point de vue de la technique individuelle de combat, et au point de vue de la manœuvre d'ensemble. Relevons les points suivants, du détail aux généralités :

1. La nécessité de s'enterrer avait échappé aux soldats du 10 mai — Les combattants du 5 juin corrigeron ce travers et sauront, mieux que ce ne fut à ce jour le cas, se faire un allié d'un terrain pourtant peu favorable.
2. Les Allemands s'infiltrent dans le dispositif français lorsque l'attaque de masse est brisée. Les Français sont désagréablement surpris — en particulier le 6 juin à Dury — par l'efficacité des tireurs d'élite allemands qui sont presque toujours en position dans les branches des arbres.
3. Les gradés français — à Saint-Fuscien — se rendent compte qu'en tirant au fusil et au FM sur les chars allemands, ils contraignent les équipages à fermer tous les volets et à combattre avec les seuls appareils optiques. La mobilité des blindés en est dès lors considérablement gênée. *Toutes* les armes vont dorénavant s'en prendre aux chars.

4. Il est fait, sur la ligne de front, un usage insuffisant de mines, et pourtant, là où l'on en place, elles se révèlent des plus efficaces. Il eût été possible d'en engager davantage : en effet, le 5 juin, il en reste une réserve, à Dury, malencontreusement placée dans un dépôt qui est aussi un abri personnel et qui saute sous le bombardement allemand ; d'où pertes qui eussent pu très facilement être évitées.
5. Dès le début des combats dans les points d'appui la défense subira des pertes du fait de l'écroulement des maisons sur les positions de la troupe. Il eût été possible d'éviter cet inconvénient en faisant sauter préalablement les habitations¹ et en organisant le dispositif dans les ruines ; ce, quelque pénible que pût être cette décision.
6. Sitôt qu'un agresseur est arrêté et rompt le contact, c'est signe qu'il se retire afin de pouvoir engager ses moyens de feu lourds, artillerie, aviation, moyens nucléaires (Dury, 5 juin 1940, 1100).

Deux solutions s'offrent aux défenseurs :

ou coller à l'ennemi et le suivre ;
 ou gagner les abris en ne laissant en surface qu'une organisation de guet offrant toutes garanties.

Dans tous les cas (et c'est particulièrement important pour l'artillerie, les mortiers, les mitrailleuses), on ne se réfugie jamais dans un abri sans y emporter les appareils de pointage et les instruments optiques. Dans nombre de batteries, le 5 juin 1940 au soir, les pièces peuvent encore tirer, mais ne peuvent plus être pointées, car les servants, pris sous le bombardement allemand, ont omis, en se mettant à couvert, d'y emporter les instruments optiques.

7. Les chevaux, amenés par l'artillerie jusque sur la ligne des positions et gardés sur cette ligne durant

¹ Ce procédé sera celui que les Allemands emploieront à Cassino, en 1944.

la bataille, n'ont jamais pu être réutilisés (bêtes tuées, blessées, prises de panique) pour le décrochage. Jamais les moyens hippomobiles ne doivent pénétrer à l'intérieur d'une zone de combat.

8. Engagée en antichar, l'artillerie française a fait des prodiges. Si les pertes allemandes en blindés furent extrêmement lourdes dans le secteur de la 16^e DI, ce fut pour une bonne part le fait de l'artillerie. Il est à regretter que les points d'appui de l'infanterie n'aient pu assurer la sécurité de la totalité des batteries ou, au moins, que des éléments de couverture n'aient pu être affectés aux batteries, en position hors des points d'appui. Il était fatal que les pièces abandonnées à elles-mêmes fussent assez rapidement mises hors de combat par les chars allemands. Autre nécessité évidente : celle d'enferrer les câbles téléphoniques, sous peine de voir les liaisons fils de l'artillerie détruites (5 juin au soir) par les raids des chars ennemis. Naturellement, il faut en avoir le temps...
9. L'avantage qu'une troupe, inférieure par le nombre et par les moyens, peut acquérir en recherchant le corps-à-corps, le combat de localité en particulier, est démontré par les combats de Dury et de Saint-Fuscien. Les Allemands ne pourront, à aucun moment, utiliser le plein rendement de leur supériorité en artillerie, en aviation, en blindés. La localité rétablit tant soit peu un équilibre compromis en rase campagne.
10. La bataille de la Somme apporte la confirmation de l'idée du Général Weygand : séparer les chars de leur infanterie, c'est arrêter les chars. Certes, les blindés font, sur les arrières du front défensif, des raids meurtriers, mais ils ne se hasardent pas à exploiter leur percée avant que les fantassins aient rejoint¹. Une contre-

¹ Aucune comparaison possible avec la percée du 10 mai, car, à cette époque, si les chars n'attendaient pas leur infanterie, c'est qu'il n'y avait plus de front.

attaque, mobile et blindée, au travers des points d'appui eût, sans conteste possible, emporté la décision.

11. La contre-attaque de la 3^e Compagnie de chars et du GRDI sur Oresmaux (5 juin 1940, 1800) montre qu'il n'est, en guerre, pas de situation désespérée. Que penserait-on, en temps de paix, d'un instructeur qui défendrait une solution d'exercice tactique traitant du rejet de deux divisions blindées par une compagnie d'infanterie, renforcée de 9 chars ? L'opération a pourtant réussi... Elle permet, une fois de plus, de constater que le champ de bataille est un endroit où se donnent rendez-vous tous les malentendus !
 12. Le « bouclage » de la tête de pont d'Amiens a péché contre un grand principe : celui qui veut qu'à un secteur soit affecté un responsable. Or la responsabilité de la tête de pont est partagée, à gauche par le 9^e CA, à droite par le 10^e CA, les deux CA ayant à l'ouest et à l'est d'autres intérêts que ceux de ce secteur pourtant névralgique. Un chef — une mission — des moyens.
-

7. CONCLUSIONS

Le combat de ces troupes de la 16^e DI, qui ne se font plus guère d'illusions sur leur chance de vaincre, ne manque pas de grandeur. « Dans l'état des circonstances », nous a confirmé le commandant du 10^e CA, « il ne pouvait être attendu davantage de la 16^e DI qui a rempli au mieux la mission que je lui avais confiée ». Cette lutte, en outre, est pleine d'enseignements. Elle est aussi représentative de l'effort désespéré que les troupes françaises fournirent durant les batailles de juin, effort qui fut trop souvent méconnu devant la fascination qu'exerçaient alors les raids spectaculaires des divisions blindées. Et pourtant, en ce 20^e anniversaire

des combats de 1940, il ne serait que juste de se souvenir des combattants des deux camps qui tombèrent alors, sur la Somme et sur l'Aisne surtout : 110 000 Français et 45 000 Allemands¹. Cent dix mille tués français en 6 semaines, contre un million et demi en quarante mois entre 1914 et 1918, cela fait une proportion de pertes double pour la campagne de 1940. Trop souvent, semblable comptabilité laisse indifférent : si en effet pour chacun d'entre nous, un mort est un malheur, 10 morts deviennent un accident, et 100 morts une catastrophe ; 100 000 morts, dès lors, ne sont plus qu'une statistique. Pourtant, ce sont la marque d'une armée qui, dans l'extrême mesure du possible, s'est battue, et bien battue. Il n'est que de se pencher sur le détail des opérations pour s'en persuader. Et cette ultime constatation qu'il nous a semblé nécessaire de souligner sera notre meilleure conclusion.

Capitaine M.-H. MONTFORT

¹ *Pertes totales françaises :*

tués :	110 000
blessés :	120 000
total	230 000

Pertes totales allemandes :

tués :	45 458
blessés :	111 034
total	156 492